

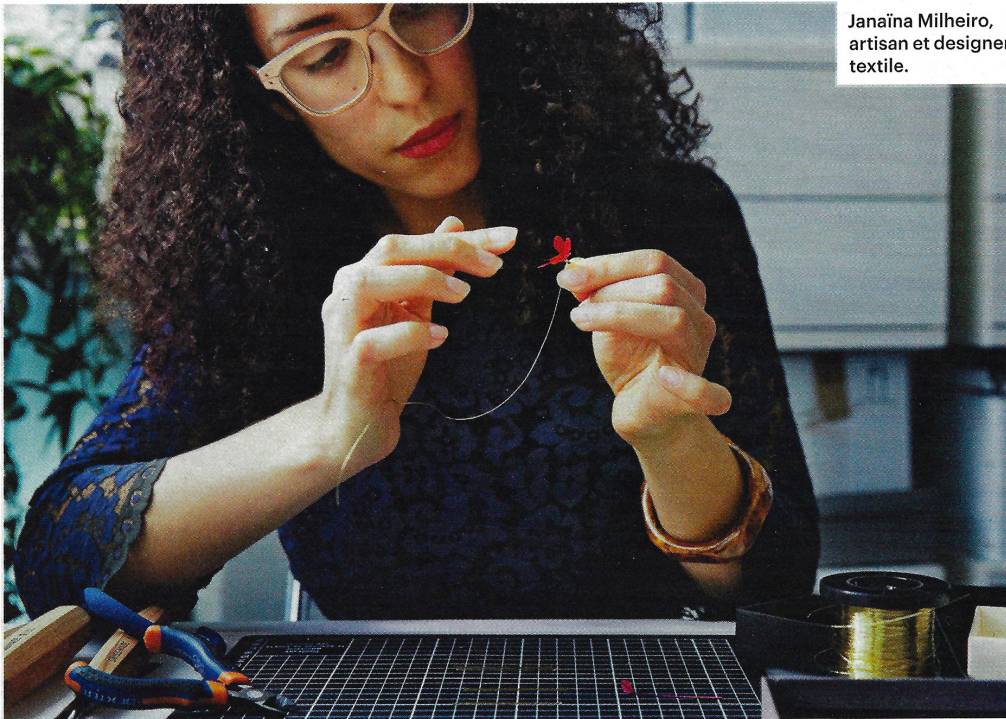
COMPLÉMENTS D'OBJETS



Longtemps frères ennemis, designers et artisans ont appris à se connaître. Rencontre avec ceux qui jonglent habilement entre création et savoir-faire.

Par Xavier de Jarcy
Photos Léa Crespi pour *Télérama*

La tête ou les mains, c'est une vieille querelle. Si Victor Hugo pouvait encore écrire, en 1841, « *le poète est ciseleur ; le ciseleur est poète* », la fracture entre métiers intellectuels et manuels, qui a conduit à la dévalorisation de l'artisanat, n'a cessé de s'aggraver depuis. Mais cet état d'esprit commence à changer. On peut le constater dans l'un de ces immeubles aux façades de verre, près de la Seine, dans le nouveau quartier des Grands-Moulins du 13^e arrondissement parisien. Rien ou presque ne le distingue des immeubles de bureaux qui l'entourent, et pourtant il héberge graphistes, créateurs de bijoux, fabricants de lampes en laiton... Janaína Milheiro y a ouvert son atelier au sixième étage. Française née à Rio, cette « *artisan et designer textile* » de 30 ans a pour clientes la mode et la décoration. A partir de plumes qu'elle découpe et assemble avec du fil ou des tiges



Janaína Milheiro,
artisan et designer
textile.

» de métal, elle conçoit et fabrique de délicates structures qui iront orner des vitrines, habiller des flacons de parfum, couvrir la tête d'un mannequin lors d'un défilé de haute couture. Comme de plus en plus de ses confrères et consœurs exerçant un métier créatif, la jeune femme a un profil inclassable. Elle s'affirme designer, car au cours de sa formation à l'école Duperré, puis à l'Ensci (Ecole nationale supérieure de création industrielle), elle a appris à concrétiser techniquement une idée et à répondre à un cahier des charges. Ce qui lui permet, par exemple, de dessiner des motifs à base de plumes pour du textile d'ameublement imprimé au kilomètre par des industriels. «*Et là, c'est un vrai travail de design.*» Mais elle se revendique aussi artisan, car elle produit de ses mains des pièces uniques ou en quelques exemplaires. «*Certaines ont été vendues comme des œuvres d'art!*» s'étonne Janaína Milheiro. Elle prouve que l'on peut être à la fois artiste et technicien, allier l'invention et le savoir-faire.

CHIFFONS ET BRILLANTS CERVEAUX

Janaína Milheiro loue son local à la municipalité parisienne. La créatrice l'a trouvé après sa résidence aux Ateliers de Paris, un «*incubateur des métiers de la création*» ouvert par la mairie pour soutenir les jeunes diplômés. Pendant une année renouvelable, une quarantaine de marqueteurs, de designers, d'ébénistes ou de stylistes de mode, regroupés dans trois adresses de l'Est parisien, reçoivent des conseils techniques ou juridiques, participent ensemble à des formations, des salons... L'idée a été lancée il y a dix ans «*sous les quolibets*», se souvient Françoise Seince, la directrice des Ateliers de Paris, depuis son bureau du faubourg Saint-Antoine, dans le quartier historique du meuble. «*J'ai entendu des choses délirantes : on m'affirmait que designers et artisans d'art n'avaient rien à se dire. Et puis, associer des chiffons avec de brillants cerveaux, quelle horreur ! C'était pire que tout.*»

Finalement, la sauce a pris. Ce qui semblait absurde est devenu évident. Designers et artisans d'art ont appris à se

connaître. Artisans et modeux se sont trouvés des points communs. En revanche, entre le design et la mode, le courant a encore du mal à passer. L'«*utile*» rechigne à se frotter au «*futile*»... C'est assez spécifique à la France, où l'on aime bien cloisonner. «*Au Royaume-Uni, on ne se pose pas ces questions : celui qui conçoit des produits est appelé "industrial designer", le créateur de mode est un "fashion designer" et l'ébéniste, un "wood designer".*» Mais dans notre pays, on a établi une hiérarchie entre intellectuels et manuels. De ce divorce on sort tout doucement, car les parcours scolaires se diversifient. «*Beaucoup d'artisans d'art, qui ont un diplôme des métiers d'art à bac + 2, continuent deux ans de plus pour devenir designers. Parce qu'ils se disent : là, en termes de développement du processus créatif, je suis trop juste*», observe Françoise Seince. Et symétriquement, des étudiants en design sont maintenant attirés par les métiers du verre ou de la céramique. »

« On m'affirmait que designers et artisans d'art n'avaient rien à se dire. Associer chiffons et brillants cerveaux, quelle horreur ! »

— Françoise Seince, directrice des Ateliers de Paris

Domeau et Pérès,
selliers-tapissiers,
fabricants
et éditeurs.



*En renouant avec
l'artisanat et les métiers
d'art, le design se libère
un peu du carcan
de la standardisation.*

»» INDUSTRIE OU ARTISANAT ?

Selon certains, l'écart entre conception et exécution aurait commencé à grandir à la Renaissance, quand l'architecte Filippo Brunelleschi (1377-1446) eut l'idée de réaliser une maquette avant de construire l'énorme coupole à double coque de la cathédrale de Florence. L'empirisme, l'expérience et la tradition, qui suffisaient jusqu'alors, cédaient la place au *disegno*, au dessin, au design, au projet rationnel. Avec la révolution industrielle, la division du travail s'accroît : on fait appel à des créateurs de formes, comme le génial Écossais Christopher Dresser (1834-1904), pour dessiner des théières ou des porte-toasts, fabriqués ensuite par des ouvriers ou des artisans. Précurseur des designers industriels modernes, Dresser avait pour clientes de multiples entreprises, travaillant le verre, la céramique ou le métal. « *Mais, chaque fois, il se colletait aux savoir-faire* », insiste l'historien de l'art Alain Lardet, vice-président du conseil scientifique de l'Inma (Institut national des métiers d'art), qui plaide depuis longtemps pour le décloisonnement. L'architecte allemand Walter Gropius (1883-1969), fondateur de l'école du Bauhaus en 1919, avait retenu la leçon. « *Il disait à ses élèves : allez toucher la matière.* »

Mais tout change au milieu des années 1920, quand se généralise le principe d'une production de masse pas chère, pour tous. La course à la puissance industrielle gagne les États. Les apôtres de la modernité militent pour la standar-

disation et le taylorisme. Fini la vogue des artistes-ébénistes comme Jacques-Emile Ruhlmann (1879-1933), maître de l'Art déco. Après 1945, les dirigeants ne parlent plus que productivité, grandes usines d'automobiles, centrales nucléaires, électroménager, supermarchés. Ils oublient l'artisanat. Et les designers abandonnent toute prétention artistique pour concevoir des objets fonctionnels produits en série.

Les choses se passent autrement en Italie, raconte Alain Lardet, qui est aussi spécialiste du design italien : après 1945, « des ingénieurs, des architectes désœuvrés s'associent à des artisans entrepreneurs ». Tous « crèvent de faim », mais sont portés par le vent de liberté qui souffle depuis la chute du fascisme. Ensemble, ils créent des firmes éditant des objets ou du mobilier. Elles acquièrent un prestige immense, mais leur production, encore aujourd'hui, reste semi-artisanale. Bref, « l'industrie italienne sait tout ce qu'elle doit à l'artisanat ».

À LIRE

Transmissions,

de Tiziana et Gianni Baldizzone. Sous l'œil d'un duo de photographes, teinturier d'indigo de Bamako, tisseuse de lotus birmane ou céramiste de Sèvres racontent avec passion leur savoir-faire, éd. du Chêne, 352 p., 49€.

DE LOUIS XV À PHARRELL WILLIAMS

Domeau et Pérès, selliers-tapissiers à La Garenne-Colombes, à l'ouest de Paris, ont agi un peu à l'italienne. Nés dans des familles d'artisans, ils ont commencé, après le collège, par le compagnonnage. Un jour, Philippe Pérès a voulu habiller autre chose que des fauteuils Louis-XV. Et Bruno Domeau, qui confectionnait capotes et sièges de voitures, a eu envie d'innover. Il y a vingt ans, ils s'associent et partent à la rencontre des créateurs. « On n'a pas choisi d'aller voir des décorateurs, comme l'aurait fait n'importe quel tapissier traditionnel, précise Bruno Domeau. Ni des architectes. On a choisi des designers. » Pourquoi? « Pour l'objet. Pour la forme. Pour nous remettre en question », complète Philippe Pérès.

Aujourd'hui, ces « spécialistes des matériaux souples » ne sont pas seulement fabricants mais éditeurs. Ils produisent et commercialisent leur propre gamme de meubles, conçus par les designers qu'ils ont choisis : une sobre banquette des frères Bouroullec, un fauteuil en cuir orange de Małali Crasset, un lit géant de Marc Newson... Ces signatures cohabitent très bien avec la leur. Car leurs deux noms accolés ont acquis une réputation internationale. Dans son atelier au fond d'une cour, où travaillent six personnes, le tandem produit de huit cents à mille pièces par an. A l'étage, un showroom-galerie d'art accueille les visiteurs.

Bruno Domeau, 53 ans, et Philippe Pérès, 45 ans, n'ont aucun complexe à se dire artisans. Ils estiment être « à égalité » avec les designers. Lesquels se reposent sur eux, car ils savent que leur idée sera respectée. Les formes seront restituées au millimètre, le cuir sera impeccablement tendu, le rembourrage de mousse, idéalement dosé, la couture ne bougera pas. Et tout cela sans être plus cher que les grands éditeurs italiens. Domeau et Pérès ne se prétendent pas créateurs. Mais ils se cultivent au contact de la création, faisant des rencontres qu'ils n'auraient jamais pu imaginer : un jour, le chanteur Pharrell Williams leur demande d'habiller de cuir un vélo ! Ils racontent ça, fiers et modestes à la fois, entre les peaux empilées et les plaques de mousse moelleuse.

IL SOUFFLE LE VERRE À LA BASTILLE

Au contraire de Domeau et Pérès, le verrier Jeremy Maxwell Wintrebert, qui souffle des vases immenses et magnifiques sous une voûte du Viaduc des Arts, près de la Bastille, s'affirme « artiste inspiré par l'artisanat ». Ce Français, »



Conforama

» autodidacte de 35 ans, tentait déjà de fondre du verre quand il était enfant. Il a grandi en Afrique de l'Ouest, vécu aux Etats-Unis et voyagé d'un atelier à l'autre pour se former.

Le maître verrier aux bras tatoués de l'avenue Daumesnil rejette toute hiérarchisation entre métiers manuels et intellectuels. Il peste contre ces lycées techniques où l'on répète aux jeunes qu'ils sont bêtes et ne savent pas créer. *«C'est d'une violence terrible! Cela donne des artisans introvertis, qui manquent de confiance en eux et ont du mal à s'exprimer.»*

La rencontre entre design et artisanat le laisse sceptique. Pour lui, c'est *«une mode»*. Il en discute souvent avec ses amis designers, tout en riant de ceux *«qui se font prendre en photo en train de tailler un bout de bois»* alors que, la veille, ils ne connaissaient rien à ce matériau. Selon lui, ils s'approprient indûment le savoir-faire séculaire de l'artisan. Il a bien tenté quelques rapprochements, mais il estime que c'est lui, avec ses quinze ans de pratique, qui peut apprendre

quelque chose à un designer, et non l'inverse. Car dans le verre, le geste participe autant à la création que le dessin, quand l'adrénaline monte alors que tourne au bout de la canne la pâte en fusion. Son attitude reflète celle d'autres artisans d'art, qui veulent être reconnus pour eux-mêmes, en signant leur production de leur nom, et non en travaillant anonymement pour des designers ou des marques de luxe. Il peut se permettre de tenir ce discours car il a un niveau exceptionnel : il souffle des formes parfaites sans moule et est totalement investi dans son art.

Jeremy Maxwell Wintrebert réinvente son métier en le démocratisant : parce qu'il appartient à *«la première génération où tout ce qui nous entoure est fabriqué en Chine»*, il ouvre une verrerie de quartier, unique à Paris, sous la marque Le Four. *«Boire dans un verre ou un bol fabriqués au coin de la rue par son voisin, c'est top!»* Cela se développe aux Etats-Unis, où *«les gens adorent acheter un verre produit dans leur village»*.

Jeremy Maxwell Wintrebert, maître verrier.



*Pour certains,
les designers
s'approprient indûment
le savoir-faire séculaire
de l'artisan.*

LA MARQUETERIE ET LE ROBOT

En renouant avec l'artisanat et les métiers d'art, le design, lui aussi, casse le moule. Il se libère un peu du carcan de la standardisation. C'est sans doute pourquoi autant de jeunes designers se mettent à fabriquer de leurs propres mains ou prennent le chemin de l'atelier. Ils y trouvent une satisfaction que ne leur apporte plus l'organisation industrielle, où toute créativité passe à la moulinette des bureaux d'étude, du service marketing et des sous-traitants situés à l'autre bout du monde. *«C'est aussi parce que le design est devenu une profession nombreuse, admet Sebastian Bergne, un designer industriel londonien de 48 ans. Les écoles forment beaucoup de jeunes, qui ne trouvent pas de place dans l'industrie.»* Plutôt spécialisé dans les bouilloires électriques, Sebastian Bergne aime, lui aussi, œuvrer avec des artisans. »

» « Nous avons besoin les uns des autres. Travailler ensemble aboutit à des objets qui n'auraient pas existé si chacun était resté tout seul dans son coin. » Contacté par la galerie parisienne Ymer & Malta, il a été séduit par le projet de sa directrice artistique, Valérie Maltaverne, qui veut emmener des designers industriels vers l'exceptionnel, grâce aux artisans de la région parisienne. Elle a choisi Sebastian Bergne pour « la beauté de son dessin » et parce qu'il est « hyper pro ». Avec pour consigne de réinterpréter la marqueterie de manière actuelle, il a imaginé une table basse en ellipse, où d'épais blocs de cuivre, d'étain, de laiton, eux-mêmes elliptiques, semblent incrustés dans l'ébène. C'est un trompe-l'œil : un placage de bois et de métal. Le tout est réalisé à Vitry-sur-Seine, à l'est de Paris, chez François-Xavier Alvarez, 45 ans, menuisier-ébéniste formé à l'école Boule, et ingénieur en robotique. Son atelier en briques, où opèrent neuf personnes, abrite des outils traditionnels et numériques. Il aime être stimulé par les designers en restant à sa place, anonyme comme un musicien d'orchestre.

Plaquer de l'ovale sur de l'ovale, c'est d'une complexité à s'arracher les cheveux. Mais François-Xavier Alvarez s'est équipé d'un robot flamant neuf, au grand bras jaune, qui usine le bois d'un geste gracieux, pour que les morceaux de

métal s'y placent au millimètre. Il est le premier menuisier-ébéniste en France à utiliser cette machine « à six axes », qui « fait saliver tous les designers de Paris ». En revanche, l'impression 3D ne lui est d'aucune utilité. Elle a davantage d'avenir là où on fabrique de petites pièces, comme dans la bijouterie. La robotisation est pour François-Xavier Alvarez l'avenir de l'artisanat, du moins dans la menuiserie. Elle ouvre de nouvelles possibilités, et peut créer ou sauvegarder des emplois. « Mais le travail manuel ne disparaîtra jamais, estime-t-il. Concevoir une table comme celle-ci demande une connaissance approfondie. Et choisir à l'œil le bois de placage, le jointer à la main, le poncer, brosser les éléments métalliques, cela représente des années de métier. »

Les nouveaux outils, robots ou machines de découpe laser, permettent de produire plus facilement des objets uniques en libérant du temps pour les gestes manuels délicats. Avec eux, l'idée du singulier reprend toute sa valeur. Cela peut sembler paradoxal, mais, pour l'artisanat, c'est une victoire. Les techniques de production plus souples, le rapprochement des designers et des artisans, le profond renouvellement des métiers d'art permettent d'imaginer des façons de travailler et de consommer différentes. Où chaque objet est le fruit d'une belle rencontre ●

À VOIR

10^e Festival international du film sur les métiers d'art,

du 7 au 10 avril aux cinémas Méliès, à Montreuil, et Ciné 104, à Pantin (93), www.fifma.com

« Double je, Artisans d'art et artistes »,

jusqu'au 16 mai, palais de Tokyo, Paris 16^e, www.palaisdetokyo.com

Estival des arts et métiers d'art,

du 17 au 28 mai à Sevran (93), www.ville-sevran.fr

« Habiter »,

travail de Benjamin Graindorge avec la galerie Ymer & Malta, jusqu'au 30 avril, Galerie nationale de la tapisserie, Beauvais (60), ymeretmalta.com

Nacho Carbonell, Djim Berger et Ayala Serfaty,

exposition permanente, galerie BSL, Paris 6^e, www.galeriebsl.com

D'Days,

du 30 mai au 5 juin dans le Grand Paris, www.ddays.net

Galerie d'art Domeau et Pérès,

La Garenne-Colombes (92), domeauperes.com

Jeremy Maxwell Wintrebert,

galerie Carole Decombe, Paris 7^e, www.galeriecaroledecombe.com

« Dix ans de galerie, 30 ans de création »,

jusqu'au 30 avril, galerie Cat-Berro, Paris 6^e, www.catberro.fr



François-Xavier Alvarez, menuisier-ébéniste.

Télérama + Sortir

№ 3456
DU 9 AU 15 AVRIL
2016

MERCREDI 6 AVRIL 2016
HEBDOMADAIRE FR. 3,20 €
CP/AP/10-0616030864



RÉFORME
DU COLLÈGE

LES PROFS
FONT DE
LA RÉSISTANCE

